

La vie au Palais.

Une journée du Sultan.

Autrefois, lorsqu'aucun événement grave ne venait troubler leur tranquillité, les sultans du Maroc habitaient tour à tour, de deux en deux années, chacune de leurs capitales, Fez et Marrakech. Après l'avènement d'Abd el Aziz, Ba Hamed, inquiet de la réception qui leur serait faite, à lui et au jeune empereur sa créature, par cette ville où avait été arrêté, par son ordre, Mouley Mohammed et qu'il savait demeurée fidèle dans l'âme, au prince dépossédé du trône, n'osait pas y venir. Plus tard, le tyrannique grand-vizir disparu, El Menebhy, pour d'autres raisons, retint aussi longtemps qu'il put le Sultan à Marrakech.

Il n'était pas rassuré, non plus, sur l'accueil que lui réservait à lui, petit soldat parvenu aux honneurs, Fez, ville des vieilles traditions politiques et religieuses, très entichée de préjugés aristocratiques. Pourtant, Abd el Aziz, qui avait passé son enfance à Fez et qui gardait un souvenir enchanteur de son beau palais aux jardins traversés d'eaux vives, aspirait ardemment à y revenir et le Makhzen partageait ce désir. Pendant de longs mois, Si Mehedi résista aux souhaits du Sultan et à ceux du Makhzen. Enfin, il dut céder, et, à la fin de 1901, Abd el Aziz rentra à Fez, où il est toujours demeuré depuis. Ce n'est pas, d'ailleurs, qu'il ne regrette, je crois, sa chère Marrakech, où il a coulé de si heureux jours, et le palais vide et muré - car dès que le Sultan quitte sa résidence, on en maçonne toutes les issues, à l'exception d'une porte où veille un garde,- abandonné désormais aux rats et aux colombes. Seulement, les circonstances ont été plus fortes que ses vœux. Mais, à Fez comme à Marrakech, sa vie s'écoule à peu près dans le même décor, moins agréable, plus morose là qu'ici, voilà tout.

Evidemment, personne ne saurait s'imaginer qu'il puisse exister la moindre ressemblance entre les palais du Sultan du Maroc et un Louvre ou un Buckingham. Le mot de château, qu'on appliquait d'ailleurs autrefois aux Tuileries mêmes, serait plus exact pour dénommer ces assemblages étranges et fantaisistes comme plan, de constructions, de parcs, de jardins et de cours. Ce sont de grands villages où les bâtiments viennent, au hasard, s'accoler aux bâtiments, disparaissent, s'effondrent, repoussent un peu plus loin tout neufs, séparés par des espaces libres qu'on plante ou qu'on dé plante. suivant les caprices du Maître habilement aiguillés par les suggestions des intendants toujours à l'affût du petit bénéficiaire que leur procure inmanquablement chaque travail nouveau.

Des murailles crénelées, hautes de huit à dix mètres, entourent tout cela. À Marrakech, je suis sûr qu'elles n'ont pas moins de quinze kilomètres de développement. La seule partie nommée l'Agdal, jardin réservé au Sultan, est un parc immense et au milieu duquel on a aménagé un étang d'une telle superficie que feu Mouley Hassan pouvait à son aise s'y livrer aux plaisirs du yachting à vapeur : le petit bateau est toujours là, inutilisé, qui se rouille et pourrit.

L'enceinte, avec ses courtines, ses créneaux à la mauresque, pourrait au besoin s'armer. Elle est actuellement veuve de sentinelles, et seuls, de place en place, des gardiens veillent à ses portes. Pauvres diables ! Ils n'ont parfois pas même une guérite pour s'abriter. Ils doivent pourtant demeurer à leur poste nuit et jour, et on leur apporte sur place leur maigre pitance. Ils s'installent comme bon leur semble. A eux de se débrouiller ! Ils chapardent quelque part un matelas ou seulement de quoi en faire : de la paille, de la laine, un lambeau d'étoffe, de vieux tapis; ils

chipent des planches, se construisent une cahute sommaire et les voila logés quelquefois pour des années !

Extérieurement, tout cet ensemble n'a nulle prétention architecturale. Ce sont de brutales maçonneries, des murs assez grossiers, même dans les cours, où demeurent visibles les trous laissés par les échafaudages qui servirent à les édifier, parfois même des poutres oubliées. En revanche, les intérieurs, avec leurs parvis de belles mosaïques fraîches aux pieds, leurs revêtements de céramiques multicolores, leurs précieuses sculptures fines comme des dentelles, où courent ces belles inscriptions en lettres arabes, dorées et peintes, si décoratives, sont vraiment luxueux et plaisants.

Mais, dans tout cela, pas de chambre royale, pas d'Oeil de Boeuf où les courtisans viennent, le matin, assister au petit lever. Le Sultan habite tantôt ici, tantôt là. Une fantaisie qui lui vient, la nécessité de faire, dans les appartements qu'il occupait, quelque réparation, et il se transporte, avec ses femmes préférées, dans un autre coin du Palais.

Pas non plus de salle du trône. Pas même de trône. Le Sultan, on l'a vu, reçoit familièrement ceux auxquels il marque quelque bienveillance dans la cour même des Amusements. Quant aux audiences solennelles, réceptions d'ambassadeurs ou de personnages officiels européens, pendant longtemps elles eurent lieu, à l'ordinaire, dans la grande cour d'honneur, le *Méchouar*.

À Fez, les jardins sont une des curiosités du Palais. Ils ont été créés ou plutôt redessinés sous la direction du caïd Mac Lean, secondé par un horticulteur appelé de Londres, et des sommes énormes y ont été englouties.

Le Palais, situé à l'extrémité de la capitale, au seuil de la plaine, est traversé par la rivière, l'*oued* Fez, affluent du Sébou, qui, subdivisé en quantité de ruisseaux, de rigoles, de canaux d'irrigation, y dispense sa fraîcheur et permet d'entretenir sans trop de difficulté de belles verdure.

Ce Le Nôtre anglais amené par Mac Lean avait, comme l'autre, le précurseur, le goût des arrangements géométriques. Son oeuvre a toute la monotonie des parterres de Versailles, à défaut de leur décorative majesté.

Les allées, prolongement des corridors du Palais, sont toutes dallées, comme eux, de carrelages noirs, sertis de mosaïques très colorées, chatoyantes. Elles circulent en carrés, en losanges, en arcs de cercle, en étoiles, entre des parterres bordés de tuiles arabes, vertes, vernissées, remplaçant les buis et les gazons. Et, naturellement, on n'a eu garde d'oublier, en bonne place, le tennis. Tout cela nu, sans ombrages, pour le moment.

Que de folies pour arriver à ce beau résultat ! Un juif quelconque qui fréquentait au Palais réussit un jour à persuader le Sultan d'essayer pour ses jardins une décoration dont il avait l'idée, et dans laquelle des coquillages marins jouaient un rôle important. On envoya quérir à dos de mulets à Safi, port au sud du Maroc, des coquilles de tous genres, des petites pour en joncher les allées, des grosses destinées à remplacer les tuiles vertes dans la bordure des parterres. Quatre Espagnols furent appelés pour mener à bien le travail d'ornementation. Il n'était pas plutôt achevé qu'un autre personnage avait démontré à Abd el Aziz l'impérieuse nécessité d'avoir une salle des Ambassadeurs. On arrête les frais du jardin de coquillages à 400 000 francs, et, sur son emplacement, on commença les travaux de la salle des Ambassadeurs.

Et dans ce palais mouvant, sans cesse en transformations, en réparations, c'est ainsi toujours. Un intendant présente au Maître un plan qui lui sourit. On commande en Europe et sur place tout ce qu'il faut pour l'exécuter. Les poutres, les sacs de chaux, la ferraille arrivent à profusion. Très vite d'abord, on attaque les travaux, on les poursuit avec moins d'ardeur, et puis on les continue tout doucement. L'intérêt qu'y prend le Sultan diminue, se lasse. Alors, qu'un autre personnage - ou le même - ait une autre idée, qui plaise à Sidna, de jardin plus féérique ou de salle de réception plus somptueuse, et un beau matin, on ordonne la démolition de ce qui est construit déjà, ou plus simplement, on rappelle les charpentiers et les maçons sur un autre point, laissant au temps le soin de défaire leur ouvrage. On a commandé, du même coup, d'autres matériaux plus choisis, plus coûteux. Le but que visait l'inventeur de la construction nouvelle est donc atteint: il a encaissé ses commissions. Les millions ainsi gâchés, qu'on serait bien aise maintenant de les retrouver ! Pour un oui, pour un non, on déplaçait des bandes d'ouvriers à n'en plus finir. Un matin qu'on procédait à je ne sais quelle réparation sans importance, à mon atelier de Marrakech, j'en comptai cinquante-trois, affairés, travaillant à terre, sciant, rabotant sans un établi. Tout à coup, on annonça le Sultan. En un clin d'oeil, ils avaient disparu avec leurs outils. Sidna pouvait venir, son regard ne rencontrerait rien qui le blessât.

De la salle de billard, on avait un panorama assez complet de la partie du palais de Fez qu'occupait alors le Sultan.

Sur la gauche, à l'avant-plan, s'étendait le tennis aménagé par Mac Lean. Précédant un jardin, l'ancien jardin de coquillages. Au fond, la fameuse salle des Ambassadeurs. À droite un toit de tuiles en pente abritant la ménagerie. Au delà, une sorte de dispensaire ou d'infirmerie où, chaque jour, le docteur Jaffary, le très distingué médecin attaché à notre mission militaire, venait donner ses soins dévoués aux femmes du harem qui en avaient besoin, car, pas plus qu'aucun homme, il ne pénétrait dans les appartements réservés, sauf quand il s'y trouvait quelque malade gravement atteinte et incapable de se rendre à sa consultation; auquel cas le Sultan en personne l'accompagnait au chevet de la patiente.

La partie médiane de ce panorama, qui est reproduite ici, est dominée par le minaret de la mosquée particulière où le Sultan, ses femmes, ses eunuques vont prier, et le corps de bâtiment coiffé de toits de tuiles à l'européenne est celui qu'habite le Sultan. En avant s'étagent les jardins. On y distingue, au centre de la première terrasse, une sorte de vilain bâtiment carré, tout vitré. C'est le reliquaire qui protège un cadeau de l'empereur Guillaume II - déjà ! - un nigaud de joujou allemand, une fontaine à parfums débitant, comme vous pensez, de l'eau de Cologne à gros jets, au milieu d'un décor bien bête de rocailles, enguirlandées de fleurs artificielles aux coeurs illuminés d'ampoules électriques. L'objet, d'ailleurs, n'a jamais fonctionné. Il demeure là, sous globe, inutile, encombrant. M. de Tattenbach l'a pu voir, et peut-être aura eu la générosité, pour le compte de son auguste maître, de le faire réparer !

Enfin, tout au bout des jardins inachevés, vers la droite, en dehors de ce cliché, se trouvent mon atelier, mon laboratoire de photographie, juste en face de la salle de billard.

Mais ce n'est là qu'une bien faible partie de ce qu'enferme l'ancienne enceinte crénelée; c'est la plus récemment aménagée, la dernière venue dans la faveur impériale. En deçà, au delà, tout autour, que d'enclos à demi déserts, abandonnés ! que de kiosques, de maisonnettes dont les faïences s'effritent ! de portiques dont les piliers se désagrègent ! que de cours aux pavés

disjoints, d'allées aux mosaïques creusées de grands trous ! Car désormais l'argent manque pour entretenir tout cela. On n'en a plus même pour des folies nouvelles !

Trois mille personnes vivent dans ce palais.

D'abord, la mère d'Abd el Aziz, Lalla Rekia, avec son plus jeune fils, un enfant de quinze ans; puis le captif Mouley Mohamed et les trois autres frères aînés du Sultan, qu'il reçoit chaque semaine et auxquels il assure une existence assez dorée. Eux d'ailleurs, de leur côté, savent user à merveille de leur crédit réel ou supposé auprès de lui, pour se procurer le superflu en s'intéressant à un tas d'affaires productives. Ensuite, les femmes de l'ancien Sultan, et peut-être quelques concubines de l'avant-dernier, car toute femme ayant approché le Chérif ne peut plus quitter le Palais que pour la tombe. Enfin, les femmes mêmes et les esclaves d'Abd el Aziz. Il en a deux cents au-dessous de vingt ans, m'a-t-on assuré, et une douzaine, ses préférées, vivent dans ses appartements, près de lui.

Mais Abd el Aziz n'est pas légitimement marié. Et non plus, quoi qu'en dise l'almanach de Gotha, il n'a pas, à ma connaissance, d'héritier. J'ai de bonnes raisons même pour croire qu'il n'en désire point avoir, et j'en ai pour preuve une conversation très significative que j'eus, avec lui, au sujet du mariage et de ses conséquences naturelles, morales. J'étais tout jeune époux, alors, et il voulait bien s'intéresser de temps en temps à mon petit foyer.

- Tu n'as pas encore d'enfant ? me demanda-t-il

- Non, Sidi, lui répondis-je.

- Espères-tu en avoir ?

- Oui, s'il plaît à Dieu !

Il paraissait surpris de ce désir sincère exprimé simplement. Il me posa encore de nouvelles questions, s'enquérant si tout le monde, chez moi, en France, pensait comme moi, - hélas ! ...- s'il n'y avait pas, au contraire, des gens qui redoutaient la paternité, et à quels moyens ils recouraient pour éviter ce devoir.

- Chez nous, dit-il enfin, quand on ne veut pas d'enfants, on fait mâcher aux femmes de l'or pur.

Et de tout le ton de cette conversation, il ressortait clairement qu'on devait, en son harem, mâcher ainsi beaucoup d'or pur.

Mon excellent ami le docteur Jaffary pourrait peut-être, s'il n'était retenu par le secret professionnel, donner à cet égard de piquants détails.

Non, Mouley Abd el Aziz n'a pas d'héritier, je pense. Et il n'en désire pas. Il jette sur l'avenir un œil assez mélancolique, et les soucis qu'il connaît, il paraît peu envieux de les léguer à un fils. Il a conscience que le Maroc court vers des destins nouveaux, qui l'inquiètent. Il sent qu'il en aura été le dernier vrai souverain. Recueille qui voudra ce fantôme de pouvoir qu'il laissera après lui ! Mieux vaut que ce ne soit pas un enfant de sa chair.

Au surplus, dans l'existence d'Abd el Aziz, la femme ne joue pas un rôle bien important. Ce n'est pas un sensuel, tant s'en faut. Il n'a autant de femmes, sans doute, que parce que cela aussi fait partie de ses devoirs souverains, de son rôle. Et puis, elles lui sont un excellent public, à qui montrer ses petits talents. Dès que nous lui avons apporté, les uns ou les autres, quelque joujou

nouveau, fait connaître quelque tour, il rentrait bien vite chez lui le montrer à ses compagnes favorites.

Non seulement il les a beaucoup photographiées, mais il leur appris à opérer elles-mêmes, et elles s'en tirent fort joliment, ma foi. Il leur donne des séances de cinématographe, et c'est par ce moyen qu'il les a initiées à quelques-uns des mystères de la vie européenne, les a fait voyager chez nous. Au début, je fus appelé au harem, une seule fois, pour diriger la première séance. On m'avait dissimulé derrière un paravent japonais. De là je ne pouvais voir que le mur blanc, en face de moi, formant un écran à souhait, et personne non plus ne me voyait. J'entendais seulement, au delà du fragile rempart de soie, les rires étouffés et les chuchotements des femmes. Mais quand je commençai à projeter des vues, quelques-unes des mystérieuses spectatrices, intriguées, s'approchèrent, se jetèrent au devant du mur pour le toucher et s'assurer s'il ne remuait pas.

Elles montent à bicyclette, et Abd el Aziz les a cinématographiées se livrant à cet exercice. Elles sont chauffeuses, et le Sultan lui-même leur a appris à conduire d'abord les tricycles à pétrole, puis l'automobile. Ah ! si les vieilles sultanes aperçoivent de loin ces divertissements, quelle ne doit pas être leur surprise, leur indignation ! Oh ! Le temps où la reine Berthe filait !

Mais tout ce côté de la vie intérieure du Palais, son intimité, nous est à peu près complètement inconnue, et nous ne voyions le Sultan que hors de ses appartements. Nous le voyions chaque jour, sauf le jeudi où le Palais était fermé et où, comme je l'ai dit, Abd el Aziz passait la journée avec ses femmes et ses proches, en famille.

Les premiers temps, à Marrakech, il nous recevait en audience chaque matin. A demi allongé sur un canapé, en avant de la véranda qui formait le fond de la salle de billard, dans la cour des Amusements, il nous attendait. Nous arrivions en sa présence en corps, Mac Lean, son lieutenant Verdon, le peintre Schneider, moi-même, tous les "Européens" enfin, et l'entrevue, au début du moins, gardait une certaine solennité. Peu à peu l'étiquette se relâcha. Maintenant, dès le matin, vers neuf heures, après qu'il a donné ses soins aux affaires de l'Etat - et c'est en général assez bref, - le Sultan vient dans notre cour. Nous vaquons tous, déjà, à nos occupations. Autour de nous, les Marocains, fonctionnaires, gens du Palais, esclaves, jouent, boivent du thé, fument.

Pour arriver jusqu'à nous, après avoir suivi un assez long trajet, Abd el Aziz doit franchir un couloir voûté, coudé deux fois à angle droit, à la façon de certains passages de fortifications, et que deux portes massives, retenues par des verrous dont chacun pèse bien cinquante kilogrammes peut-être, ferment à ses extrémités. Le grincement du verrou de la première porte annonce son arrivée, et le caïd posté dans la cour près de la porte extérieure s'apprête de son côté à l'ouvrir.

- Sidna ! crie-t-il (Notre Seigneur).

Le cri, répété de bouche en bouche par les portiers, les esclaves, se répercute au loin dans le Palais qui apprend ainsi que le Sultan sort. Puis avec un grand fracas de ferrailles, le second verrou glisse, la porte tourne sur ses gonds massifs.

Alors tous les désœuvrés qui jouaient, buvaient ou fumaient accroupis sur leurs talons, se lèvent, cachent en toute hâte les jeux, les tasses, les petites pipes noires, jettent là leurs babouches, leurs savates, et, pieds nus, rangés contre le mur, attendent l'arrivée du Maître.

Et Sidna apparaît, tout blanc, dans les plis amples de sa *djellaba* de fin drap, d'une blancheur éblouissante, au milieu de laquelle tranchent seulement, aux pieds, les babouches jaune citron, que le Sultan ne met jamais deux fois, et au front, sous le capuce de la *djellaba*, sous le turban de soie blanche, l'étroit lisère rouge du fez enfoncé sur les sourcils.

- Que Dieu préserve les jours de notre Maître, crie à haute voix le caïd de la porte. Et tous, comme un répons de litanies, répètent ce souhait, tandis que le favori - c'était autrefois El Menebhy; aujourd'hui, c'est Omar Tazi - qui se tenait dans une *beneka*, une sorte de petit bureau, de logette donnant sur la cour, s'avance vers le Sultan, le front baissé, et va lui baiser l'épaule, en murmurant à son tour : "Que Dieu préserve mon maître !"

Mon atelier étant le plus rapproché de la porte par où il arrive, c'est généralement moi qui ai l'honneur de la première visite d'Ahd el Aziz. Je l'accueille avec un salut militaire en lui disant : "*Nama, Sidi*" - "Commande, Monseigneur !"

Il va, vient, interroge, s'inquiète de savoir si l'on nous a apporté quelque chose d'intéressant, colis, machine, appareil, et quand je n'ai rien de nouveau à lui montrer, très souvent vient fouiller dans mes poches, pour y chercher quelque prospectus, il ne sait quoi. Les images l'intéressent fort, et quand le courrier m'a apporté mon *Illustration*, il faut que je lui en explique chaque gravure par le menu. Et ce sont des questions à n'en plus finir, des pourquoi, des comment interminables.

L'été, le plus souvent il demande un morceau de la glace que je lui fabrique et qui a remplacé celle qu'à grand renfort de mules, on lui apportait autrefois de l'Atlas, et il le croque en bavardant.

Mais si, d'aventure, il nous est survenu quelque caisse de France, alors c'est la grande joie. On l'a ouverte, mais on s'est bien gardé d'en vider le contenu, car il n'est rien qu'il aime davantage que d'assister à quelque beau déballage. Et il faut voir de quels yeux ravis il suit l'opération !

Je me souviens qu'un jour, au cours de je ne sais quel déménagement, on découvrit dans un local abandonné tout un entassement de caisses qui dormaient là depuis le règne du Sultan son père: des achats faits par lui ou des cadeaux reçus et qu'on ne s'était jamais donné la peine de regarder, seulement. Dès qu'Abd el Aziz fut au courant de cette trouvaille, il fit apporter les caisses dans la cour des Amusements, et, en sa présence, les fit ouvrir. C'était un étonnant bric-à-brac, où se mêlaient des selles, des souliers, des vêtements, des jouets, des porcelaines, des verreries, des lustres, des fauteuils, des conserves alimentaires, des bonbons, de la parfumerie, et jusqu'à une tondeuse et des objets de toilette plus intimes encore. Jamais il ne s'était mieux amusé. Lorsque l'inventaire de tout cet amas fut terminé, à son grand ennui, il nous invita, tous tant que nous étions, à choisir là dedans ce qui pouvait nous convenir; après quoi, il abandonna le reste au ministre des finances, lui ordonnant de le faire adjuger aux enchères au profit du Trésor. Je crains que l'opération n'ait pas fait rentrer bien gros d'argent dans ses caisses !

Naguère, ces heures que passait le Sultan dans la cour des Amusements étaient, je vous l'ai dit, charmantes, animées, gaies. Hélas ! c'est désormais fini de rire ! Plus de jeux, plus de folles parties, plus d'éclats ! Quand il s'est fait tenir au courant, par ses intendants, par nous tous, des travaux en cours, nous le voyons s'éloigner avec Hadji Omar Tazi et aller s'asseoir à la porte ouverte sur le *Méchouar*, ou cour des cérémonies. Là, tout en suivant les exercices de la cavalerie manoeuvrant tout près de lui, dans le Méchouar même, sous les ordres du major

anglais Oguilvy, ou bien en regardant au loin, de temps à autre, à la jumelle, dans la *Msala*, ou Champ de Mars, l'infanterie qui pivote avec Mac Lean ou les officiers de la mission française exerçant leurs artilleurs, il écoute les histoires que lui conte le favori debout derrière son fauteuil, les potins de la ville, la gazette parlée de Fez. C'est l'instant où s'exerce, sans contrepoids, l'influence d'Hadji Omar, le moment psychologique des débouonnements et des brigues, où l'on pousse les amis, où l'on démolit... les autres. Et Abd el Aziz sourit ou songe, et sa main joue distraitement avec la souple cravache au manché tressé d'or et terminé par une petite raquette de cuir qu'il n'abandonne guère et dont il aime taquiner son bouffon, ses gazelles, ses mouflons.

C'est là aussi qu'il reçoit les Européens qui ont sollicité de lui une audience; là qu'il recevait récemment les journalistes venus à Fez avec la mission française: et vous savez, de reste, par les comptes rendus des journaux, avec quelle bonne grâce, puisqu'il poussa la courtoisie jusqu'à s'extasier sur l'album des vues de Paris que lui avait offert, en présent, l'ambassadeur de la République - lui qui possède tout Paris en films cinématographiques !

Autrefois, avec El Menebhy, il faisait volontiers un match au fusil de guerre, assis pour tirer, (comme tous les Marocains) à la turque, sur un tapis qu'on étendait à terre.

Mais ce jeu-là même est abandonné.

À onze heures et demie, le Sultan s'apprête à regagner ses appartements, non sans avoir fait au préalable une courte promenade à pied. Il visite quelque chantier, l'atelier du maréchal-ferrant, les écuries où ses chevaux - il en a une trentaine, dont dix à douze pur-sang arabes superbes - sont de retour après la promenade que leur font faire, chaque matin, des caïds cavaliers d'élite. Il jette un coup d'oeil à l'usine électrique et cause un peu avec les ouvriers qui la conduisent. Il aimait aussi entrer en passant chez l'horloger chargé de réparer et d'entretenir les trois mille montres et pendules qu'il y a au Palais et prenait plaisir à le regarder travailler quelques minutes. Non qu'il s'intéresse spécialement à l'horlogerie ou à la bijouterie: en dehors d'un chronomètre d'or très compliqué et marquant les heures des différentes capitales du monde, qu'il porte dans une poche de sa *djellaba*, sans chaîne, je ne lui ai jamais vu un seul bijou. Mais le délicat labeur de l'artisan l'amusait.

Vers midi, enfin, il est de retour chez lui, et, jusqu'à trois heures, il disparaît à tous les yeux. Il revient alors vers la cour des Amusements, y flâne de nouveau, refait le même tour à pied, de droite à gauche, souvent pensif, l'air ennuyé. Ah! nos bonnes parties, il y a deux ans encore !

L'une des dernières fois qu'il me fut donné de le rencontrer, au cours d'une de ces promenades, il errait, solitaire, par les allées de mosaïque d'un jardin que j'avais à traverser. Un large parasol rouge, qu'il tenait, l'abritait contre les ardeurs d'un ciel torride, et, détail de toilette inusité et qui du premier coup attira mes yeux, ses pieds étaient moulés dans des chaussettes d'un rouge éclatant, lui voué jusqu'alors aux chaussettes blanches.

- Allons, bon ! pensai-je, encore quelque importation récente de Mac Lean.

Il suivit mon regard, devina ma pensée et sourit, non sans quelque ironie.

- Il paraît, me dit-il, que c'est la grande mode, à Londres !